



A SPA ET AUX ENVIRONS PENDANT L'ÉMIGRATION



ES textes sur lesquels je désire attirer l'attention, sont extraits d'un volume in-douze publié, en 1818, à Paris par Pillet, qui me paraît devenu peu commun.

Trop de personnes pouvaient s'y croire dépeintes pour qu'elles aient pris soin de le conserver.

Il a pour titre : *Mémoires de M. Girouette publiés par J. S. Quesné*. L'éditeur supposé qui naturellement est l'auteur, a fait précéder le texte d'un avis de trois pages numérotées en chiffres romains. En y ajoutant le titre, le faux titre et deux pages restées blanches, on arrive au total de huit pages pour cette première partie. Le texte des mémoires, une « Nota » et la table des matières et les errata en couvrent cent septante-six dont la dernière n'a point reçu de numéro.

L'éditeur, puisqu'il se donne pour tel, déclare, en mettant au jour ces mémoires, ne céder qu'aux instances de celui

qui les avait rédigés et dont les révélations « vont être, d'après son aveu, comme un grand poids détaché d'une vieille conscience de soixante ans. »

Vous devinez qui est Monsieur Girouette. C'est le chien qui hurle avec les loups, prêt, comme eux, à tout dévorer, mais qui, le maître faisant claquer son fouet, rampe à ses pieds, et lèche ses bottes quand il le fouaille ; l'homme qui courbe l'échine sous toutes les servitudes, résigné à toutes les tâches que son honnêteté condamne, commettant, s'il le faut, tous les crimes pour sauver sa vie, même moins : sa situation ; au service de tous les maîtres, et les trahissant tous si son intérêt l'exige.

A quoi bon chercher son nom ? Il est de tous les temps et de tous les pays. Il s'appelle légion.

Celui qui s'est mis en scène ici, n'a d'ailleurs rien de sanguinaire. Il se contente d'être plat.

Tour à tour, il servira la république, le directoire, l'empire, la royauté, se pliant à tous les ordres, applaudissant à tous les changements de régime, n'ayant que la seule préoccupation de conquérir une situation, de la conserver et, si possible, de l'améliorer.

Faisant taire ses scrupules, il apportera même du zèle dans l'accomplissement de tâches que sa conscience réprouve, mais dont son intérêt s'accommode, et ayant été successivement receveur des contributions, juge, président du tribunal et préfet, il achèvera, à soixante ans, sa carrière où ne manquent point les friponneries, deux fois décoré, pensionné, enrichi, ayant aussi réussi à procurer à son fils une situation dans l'administration.

Laissons-le cultiver en paix son potager, ruminant ses regrets et, puisqu'il les avoue lui-même, ses remords, et voyons-le à cette époque de sa vie où les événements l'avaient amené dans nos régions.

Grâce à la protection du comte d'O., le citoyen Girouette avait obtenu une place dans l'administration républicaine.

Peu de mois après, son protecteur, bien revenu de son enthousiasme pour les principes révolutionnaires depuis que ceux qui les mettaient en pratique avaient saccagé son château, décida notre personnage à l'accompagner à Aix-la-Chapelle pour y attendre la fin de la bourrasque.

Son séjour dans cette ville nous vaut un pittoresque tableau de ceux qui s'y étaient réfugiés :

« En arrivant à Aix-la-Chapelle, nous trouvâmes une foule d'émigrés des diverses provinces de France, qui s'amusaient, s'égayaient, jouaient, donnaient dans la Nouvelle-Redoute des repas et des bals aux beautés du pays. Leur or coulait comme un ruisseau, dans l'espérance très prochaine d'en renouveler le cours chez leurs fermiers, s'il venait à se tarir ici. Quand la bourse des plus pauvres ou des plus dissipés trompait leurs desseins, l'un cherchait dans la lecture un remède contre l'ennui ; l'autre, à qui l'usage du monde tenait lieu d'esprit, écrivait des livres au lieu d'en lire ; celui-ci s'érigeait en professeur, et le devenait par des travaux opiniâtres ; celui-là, que la nature avait doué du talent de l'intrigue, et qui peut être l'avait étudiée au théâtre, se faisant chevalier d'industrie, se donnait publiquement la qualité de prince d'Orange. On le prenait au mot, et les épithètes d'altesse et de mon-

seigneur sonnaient si haut aux oreilles du pauvre sire, que ses manières en acquéraient plus d'aisance et de liberté. Les dames mettaient un empressement risible à suivre ses volontés, à démêler ses regards, à deviner le motif de son sourire ; elles se trouvaient tout particulièrement honorées, quand son altesse avait daigné leur adresser la parole ou les nommer. Mais les dettes qui suivaient la principauté, commençant par jeter un éclat très fâcheux, la crédulité des moins dupes finissait par s'alarmer, et l'on découvrait chez monseigneur en fuite des rouleaux de sable pour des pièces d'or. »

Ces escrocs ne constituaient d'ailleurs, ainsi que l'auteur le laisse entendre, qu'une exception.

Pour tromper l'ennui ou charmer leurs loisirs forcés, d'autres émigrés, parmi lesquels se range Monsieur Girouette, visitaient les curiosités de la ville où excursionnaient dans les environs.

C'est ainsi qu'il se rend à Borcette, à Drinborn, gravit le Louisberg, examine les vestiges du château de Frankenberg, Montjoie et les ruines de son castel, Zulpich et le souterrain, c'est-à-dire la crypte, de sa vieille église. Il ne manque point non plus de prendre part aux joyeux pique-niques qui ont pour théâtre un ancien ermitage juché sur la hauteur à une lieue d'Aix-la-Chapelle.

Mais il n'est certainement point seul à aimer les beaux sites et à prendre plaisir à déguster les eaux minérales. Ceux-là, se mettant en route par les chemins de traverse, qui évitent le duché de Limbourg, après avoir quitté

Zulpich, se rendent à Spa. De cette ville à Chaudfontaine, le trajet n'est point long, et beaucoup l'accomplissent.

Il en allait certainement de même pour bien d'autres que les émigrés. Les charmantes vues dessinées à l'encre de Chine sur vélin ou sur papier, par les artistes spadois en fournissent la preuve. Elles nous offrent non seulement des représentations de Spa, de ses monuments, de ses environs, mais aussi, d'un côté, de Chaudfontaine et des châteaux situés entre ces deux cités balnéaires, et d'autre part, des vues d'Aix-la-Chapelle et de la contrée environnante.

Ainsi, bien plus qu'aujourd'hui, Spa, Chaudfontaine et Aix-la-Chapelle, constituaient une trilogie dont les contemporains savaient apprécier le charme.

Si Girouette jouit de la contemplation de la nature et des œuvres des hommes, les délices de la table possèdent pour lui des attraits auxquels il ne résiste point. Les lignes qu'il leur consacre mériteraient de prendre place dans une anthologie gastronomique du pays de Liège. Nos gourmets les apprécieront, mais peut-être, en les lisant, ressentiront-ils quelque regret. Sans doute pourraient-ils encore mélanger le vin blanc de Moselle avec l'eau du Pouhon « qui le fait pétiller comme du Champagne », mais je ne sais pas s'ils trouveraient aisément sur la table des restaurants spadois d'aujourd'hui, cette « fine pâtisserie » qui servait d'accompagnement au « faisan des Ardennes », au « coq de bruyère », au « poisson délicat » pêché dans les rivières voisines, et « ces côtelettes succulentes d'un mouton nourri de serpolet, dont la réputation » était « aussi grande que méritée ».

Le renom de la cité où se consummaient ces délicieux produits était, comme on le sait, répandu dans l'Europe entière. Les mémoires de notre auteur en fournissent une nouvelle preuve. Tout comme, en anglais, le nom de Spa est devenu un nom commun ayant le sens de ville d'eau, Girouette qualifie Vic-sur Cère de « Spa de la Haute-Auvergne ».

Écoutons-le maintenant nous décrire ces lieux dont il avait gardé un si bon souvenir.

JOSEPH BRASSINNE.

« Aix-la-Chapelle, situé au midi du Louisberg (1), renferme une basilique où le corps de Charlemagne est déposé. Le rond-point et le chœur sont d'une grande beauté. Vis-à-vis l'hôtel de ville, dont une des tours est, dit-on, l'ouvrage des Romains, se voit une belle fontaine à neuf jets, surmontée d'une statue de bronze pesant quinze milliers, représentant Charlemagne dans une posture voisine du ridicule. Les bains y sont nombreux et commodes. Ceux de marbre unissent l'élégance à la beauté. Du temps de l'empereur Charles, ils étaient si vastes qu'il s'y baignait avec toute sa cour, c'est-à-dire que cent cinquante personnes pouvaient y entrer à-la-fois. Maintenant ils sont partagés de la sorte que le plus grand, celui des pauvres excepté, ne contient pas douze individus.

Du sommet du Louisberg on voit aussi se déployer à gauche, sur le penchant d'une colline, la petite ville de Borcette, à quatre cents pas d'Aix et qu'une chaîne de montagnes d'un bel aspect domine en forme d'amphithéâtre. La vue est réjouie sur des coteaux, des vallons, des plaines, des prairies, des ruisseaux, des fontaines, des châteaux, des moulins ornés de masses de verdure, qui donnent à la végétation un grand air de vigueur. Il se trouve ici trois courans d'eau bien surprenans, en ce

(1) En note : « C'est un mont de sable ».

que le premier est naturellement très chaud, le second tiède, et le troisième froid. Ils coulent à deux pieds de distance l'un de l'autre.

Tout près de là s'élève le château de Frankenberg, assiégé par Spinola dans le quinzième siècle. Ce n'est plus qu'une vieille tour délabrée où se retirent les hibous et les chauve-souris. Il en est de même d'une autre tour qui remonte au tems de Charles, et sur laquelle un vieux chêne assez gros prit racine, il y a trois siècles. Un peu plus loin, Drinborn appelle l'observation des curieux : l'art et la nature en ont fait un lieu charmant. Mais ce qui fixe plus particulièrement l'attention des étrangers est un hermitage entouré de bois, de montagnes et d'eaux courantes, à une lieue d'Aix. C'était jadis la maisonnette d'un solitaire, dont on a bâti une petite chapelle sur le terre-plein, au milieu de sapins fort élevés. Le calme de cette solitude inspire à l'âme un sentiment mélancolique et religieux qui a ses douceurs. Elle n'est troublée que par l'agitation du pivert, du pigeon ramier, du moineau, du verdier, ou par le concert délicieux des rossignols qu'on y voit en grand nombre.

C'est dans cet endroit que se font les parties de plaisir ; c'est aussi là que l'espoir du bonheur provoque les doux pique-niques. Chacun, plein d'allégresse, y porte son tribut volontaire. La route aiguillonne l'appétit ; on arrive un peu las d'avoir monté ; l'on se met à table ; les visages paraissent radieux de ce contentement que donne la nature qui veut réparer ses forces. On parle peu ; l'on mange vite, beaucoup et long-tems : on fait une pause... La gaieté vive et pétillante remplace le tendre sourire, et le bon vin fumeux fait jaillir avec le bouchon les bons mots. On sort de table les yeux humides d'une sorte de volupté qui demande le grand air ; on court dans les bois ; on folâtre sur les coteaux ; on franchit les buissons ; des ronces impitoyables déchirent les robes : quelques regrets se mêlent au plaisir ; mais il y a dans tout cela un certain charme qu'il faut goûter pour le sentir.

Passons maintenant à Mont-Joie, rendez-vous de chasse de Charlemagne, où l'on voit encore un vieux château assis sur un roc élevé, dominant la ville, qui, dans un étroit vallon coupé d'une rivière par le milieu, n'a, je crois, que deux rues fort irrégulières. Les maisons y sont surmontées de jardins par étages, jusqu'au sommet des rochers. On remarque

aussi dans le mur du château, vers la terrasse, d'antiques portes de fer si rouillées, qu'un homme passerait aisément par les trous opérés dans un espace de plus de mille ans.

C'est à trois ou quatre lieues de cette ville que l'on découvre la belle plaine de Zulpich, l'ancienne Tolbiac (1), où Clovis, en 496, donna cette mémorable bataille dans laquelle il fit vœu d'adorer le Dieu des chrétiens. Derrière l'autel de l'église est un souterrain d'une forme à peu près carrée, où l'on descend environ quinze marches, et dont la largeur ou la longueur n'a guère plus d'une vingtaine de pieds, sur environ huit de haut. La voûte en est soutenue par douze colonnes qui semblent remonter à deux mille ans. On croit que, dans ce temple dédié aux anciennes divinités, Clovis vient remercier le Ciel de sa victoire.

De Zulpich, ceux qui aiment les belles vues et les eaux minérales peuvent se rendre à Spa, en prenant les chemins de traverse qui laissent de côté le Limbourg, et vont aboutir aux Ardennes. Ils verront une immense forêt peuplée d'excellent gibier, et des rivières abondantes en poisson délicieux. Ils boiront les eaux du Pouhon, dont le mélange avec le blanc de Moselle le fait pétiller comme du Champagne, et donne au palais cet agréable picotement qui pourrait tromper bien des gourmets. Ils iront, sur des mazettes dont le trot dur hâterait la plus opiniâtre des digestions, avaler quelques verres d'une eau plus froide encore que celle du Pouhon, aux fontaines voisines du Watroz, de la Géronstère et de la Sauvinière ; puis, se plongeant dans le grand bain du Tonnelet, ils en sortiront tout jaunes et couverts d'ocre, pour revenir chantant par le rocher des Deux-Amans, qui longe à droite une partie du bourg (2).

Aime-t-on la bonne chère ? On vous sert avec une fine pâtisserie du faisan des Ardennes, du coq de bruyères, du poisson délicat, et ces côtelettes succulentes d'un mouton nourri de serpolet, dont la réputation est aussi grande que méritée. Veut-on se promener dans le vallon ? on trouve

(1) En note : « Les habitans, en creusant la terre du champ de bataille, rencontrent quelquefois des épées, des fers de lances, des casques et des boucliers. »

(2) La montagne d'Annette et de Lubin.

ce plaisir à deux pas ; courir dans les bois ? il suffit de monter ; voir une cascade ? vous y arriverez en moins d'une heure (1) ; rencontrer dans un seul local l'avantage du bal, du spectacle et du jeu ? vos désirs sont comblés. C'est ici même une attention toute particulière de la part du propriétaire, qui a voulu que, dans une pièce de plain-pied, après avoir dansé longtems, on pût se délasser par les chances du sort, et prendre à la comédie une honnête distraction pour faire oublier des pertes trop souvent cruelles.

Comme alors on n'est pas éloigné de Chaud-Fontaine, vous pouvez trouver à ses bains un juste milieu entre celui du Tonnelet et ceux d'Aix-la-Chapelle, parce qu'au Tonnelet l'eau est froide, que celles d'Aix sortent presque bouillantes de leur source, et qu'à Chaud-Fontaine elles coulent naturellement et sans mélange, dans l'état de chaleur propre au corps humain. Elles ont, en outre, la propriété de rendre la peau presque aussi douce qu'avec l'eau de savon. »

(1) La cascade de Watroz souvent figurée par les artistes spadois.

